

Ciné-Bulles

Chronique sur deux hommes flous / *Le Cri de la nuit*

André Lavoie

Volume 15, numéro 1, printemps 1996

URI : id.erudit.org/iderudit/33756ac

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

ISSN 0820-8921 (imprimé)
1923-3221 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer cet article

Lavoie, A. (1996). Chronique sur deux hommes flous / *Le Cri de la nuit*. *Ciné-Bulles*, 15(1), 23–24.

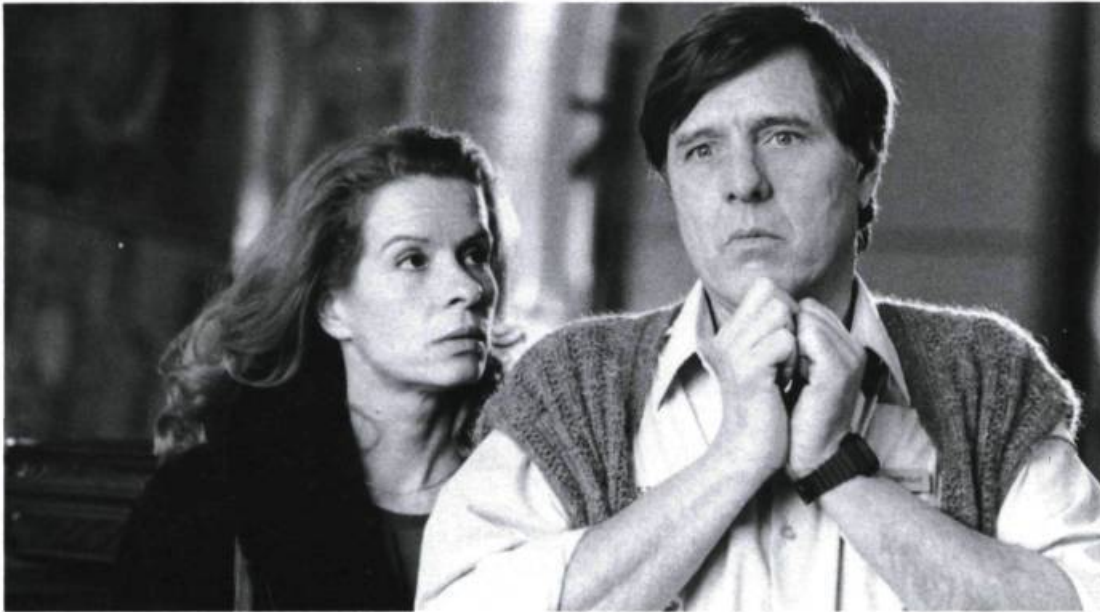
Tous droits réservés © Association des cinémas parallèles du Québec, 1996

Ce document est protégé par la loi sur le droit d'auteur. L'utilisation des services d'Érudit (y compris la reproduction) est assujettie à sa politique d'utilisation que vous pouvez consulter en ligne. [<https://apropos.erudit.org/fr/usagers/politique-dutilisation/>]

érudit

Cet article est diffusé et préservé par Érudit.

Érudit est un consortium interuniversitaire sans but lucratif composé de l'Université de Montréal, l'Université Laval et l'Université du Québec à Montréal. Il a pour mission la promotion et la valorisation de la recherche. www.erudit.org



Louise Richer et Pierre Curzi dans *le Cri de la nuit* (Photo: Philippe Bossé)

Chronique sur deux hommes flous

par André Lavoie

Depuis *le Temps d'une chasse* jusqu'à *Trois Pommes à côté du sommeil* en passant par *l'Homme à tout faire* et *J. A. Martin, photographe*, la représentation de l'homme québécois dans le cinéma d'ici pourrait facilement se résumer en un long silence. Son incapacité à agir sur les événements, sa quête éternelle d'un mentor ou d'une muse, ses hésitations politiques et ses égarements amoureux, autant de traits caractéristiques que ne cessent de scruter les cinéastes québécois, qu'ils soient femmes ou hommes. Bien avant Guy Corneau et son désormais célèbre *Père manquant, fils manqué*, notre imaginaire cinématographique était déjà peuplé de maris silencieux, de pères démunis, de fils révoltés et d'orphelins de toutes sortes.

À la suite de Jean Beaudin, Jacques Leduc et Micheline Lanctôt, d'autres cinéastes ont contribué à cette réflexion quelque peu désordonnée sur la «condition masculine» québécoise. Elle a d'ailleurs pris une véritable ampleur dans les années 80 à mesure que se dissipait la grande utopie indépendantiste.

Tout à coup, la sphère du «vécu», de l'intime, occupait un espace beaucoup plus vaste, reléguant au second plan les discours politiques et les revendications sociales. Par exemple, les rapports entre les hommes et les femmes n'étaient plus seulement étudiés dans une perspective féministe radicale comme à l'époque de *la Cuisine rouge* de Frédérique Collin et Paule Baillargeon.

Deux films se sont nettement démarqués de ce courant et ils sont, encore aujourd'hui, les plus représentatifs et surtout, les plus admirables. *Jacques et Novembre* (1984) ainsi que *les Matins infidèles* (1989) du tandem François Bouvier et Jean Beaudry ont fortement impressionné pour leurs audaces esthétiques — la cohabitation vidéo-cinéma n'allait pas toujours de soi à l'époque de leur premier long métrage de fiction — tout comme leurs questionnements sur la masculinité mais aussi sur la mort et le processus parfois douloureux de la création. De facture différente mais affichant la même sensibilité, ces deux films proposaient un ton neuf qui a plu autant au public d'ici qu'à l'étranger. Nombreux sont ceux qui regrettent encore la séparation du duo puisque celui-ci avait atteint une grande maturité et laissait présager d'autres films tout aussi achevés.

À la suite de ce «divorce de velours», François Bouvier et Jean Beaudry ont pris leurs distances et tentent de trouver leur propre signature de cinéaste. Dans *les Pots cassés* (1993), François Bouvier affichait un humour savoureux avec des personnages

Le Cri de la nuit

35 mm / n. et b. et coul. /
82 min / 1996 / fict. / Québec

Réal. et scén.: Jean Beaudry
Image: Éric Cayla
Son: Richard Besse
Mus.: Robert M. Lepage
Mont.: Suzanne Allard
Prod.: Claude Cartier -
Productions du Lundi matin,
Yves Rivard et Nicole Lamothe -
Office national du film
Dist.: C/FP Distribution
Int.: Pierre Curzi, Félix-Antoine
Leroux, Louise Richer

Coup de cœur: le Cri de la nuit

dont certains semblaient sortis d'une bande dessinée, confrontés à des situations totalement saugrenues mais plantés dans un cadre hyperréaliste. Avec **le Cri de la nuit**, Jean Beaudry se démarque nettement de son ancien compagnon d'armes. L'humour absurde n'est visiblement pas sa tasse de thé... Le cinéaste poursuit, avec plus de gravité, son exploration des rapports entre hommes et femmes dans le Québec d'aujourd'hui tout en posant un constat quelque peu pessimiste sur la jeunesse actuelle. Une jeunesse qui semble désespérément en manque de père, si l'on en croit le cinéaste.

En l'espace d'une nuit, après un curieux jeu de cache-cache dans les couloirs d'un collège, deux hommes réussiront à s'appivoiser tout en faisant le point sur leurs amours respectives. On y trouve Pierre (Pierre Curzi), gardien de nuit pour gagner sa croûte mais passionné d'astronomie, un passe-temps qui l'empêche parfois de voir ce qui se passe autour de lui. Il ne supporte pas la présence d'un étudiant, Nathaël (Félix-Antoine Leroux), qui a réussi à s'infiltrer dans la bâtisse pour enregistrer un message vidéo en forme d'adieu à son ex-copine. Comme pour compliquer les choses, Hélène (Louise Richer) s'amène au collège pour annoncer la «bonne nouvelle» à Pierre: elle attend un enfant mais elle attend surtout sa réponse sur son véritable désir d'être père. L'annonce donne lieu à une remise en question du couple qu'ils forment depuis quelques années. Nathaël devient, sans le vouloir, le témoin muet et invisible de leurs ébats amoureux ainsi que de leurs disputes.

La confession de Nathaël à la caméra vidéo, les allées et venues de Pierre à l'intérieur du collège et l'arrivée impromptue d'Hélène composent une première partie tout à fait fascinante; le cinéaste démontre un admirable savoir-faire. Le noir et blanc ainsi que les touches de couleurs éparses donnent au film une texture particulière et un aspect d'étrangeté à un environnement somme toute assez banal. Peu à peu s'installe un climat trouble où le vide et le silence semblent peser lourd sur les deux protagonistes. Hélène viendra brouiller les cartes, apportera un certain chaos dans ce lieu où tout semble immobile, forçant Pierre — et Nathaël par inadvertance — à réévaluer ses priorités. Après son départ, les lieux replongent dans la grisaille; Hélène laisse derrière elle un homme déboussolé et un autre confus par tout ce qu'il a entendu. Pierre se retrouve ainsi avec un jeune homme taciturne, renfrogné et prêt à mourir plutôt que de vivre sans celle qu'il aime. Ils auront tôt fait de se découvrir quelques affinités...

Grâce à l'utilisation du noir et blanc et de la couleur, la thèse de Beaudry devient limpide: face à la morosité des hommes, il met en lumière le dynamisme et la vivacité des femmes. Même si elles n'acaparent jamais totalement l'écran dans **le Cri de la nuit**, les femmes bousculent la confiance des personnages masculins; elles laissent leurs marques et ont visiblement les deux pieds sur terre. Ce qui ne semble pas le cas de Pierre, trop heureux de passer des heures à scruter le ciel pour échapper à sa petite vie sans histoire.

La deuxième partie du film scelle la rencontre entre les deux hommes. Mais il s'agit surtout de la confrontation de deux solitudes et de deux générations qui, malgré les points communs, ne parlent pas le même langage. Le plus jeune semble désespérément à la recherche d'un père alors que le plus âgé tente de trouver un idéal. De plus, l'un parle trop et l'autre pas assez... C'est d'ailleurs ce moment du film qui affiche la plus grande faiblesse. Les échanges paraissent laborieux et n'ont pas l'intensité de ceux que l'on trouvait en première partie. Pierre et Nathaël semblent se révéler davantage en présence des femmes, qu'elles soient réelles ou en images comme c'est le cas pour l'amie de Nathaël. Avant qu'un événement tragique ne vienne rapprocher les deux hommes, leur apprivoisement se fait difficilement et le film perd quelque peu de sa force. Le léger parfum de mystère qui flottait jusque là se dissipe peu à peu à cause des échanges malhabiles entre Pierre et Nathaël. Il faut peut-être y voir aussi un déséquilibre évident entre l'aplomb de Pierre Curzi et l'inexpérience manifeste de Félix-Antoine Leroux, visiblement à la recherche d'une assurance qu'il ne possède pas encore.

Le cinéma québécois récent, tiraillé plus que jamais par ce désir de plaire à tout prix, pourra tirer une belle leçon avec **le Cri de la nuit**. Le film n'est pas parfait, certes, mais il porte la griffe d'un cinéaste qui a le goût du risque et qui ne s'inspire pas de la télévision pour bâtir son univers. En plus d'une caméra jamais paresseuse ainsi qu'une bande sonore surprenante, on y découvre des acteurs étonnants, en particulier Louise Richer, peut-être un des secrets les mieux gardés du cinéma québécois. Même si certains thèmes peuvent être prétexte à des télé-débats, Jean Beaudry évite le piège du psychologisme et, surtout, celui du défaitisme. La finale de son film chasse toute ambiguïté en ce sens: sans tambour ni trompettes, il prône la réconciliation entre deux générations qui ne se comprennent pas toujours. Souhaitons seulement qu'il soit entendu. ■